

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Chine trois fois muette*  
*Leçons sur Tchouang-tseu*  
*Études sur Tchouang-tseu*  
*Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie*  
*Contre François Jullien*  
*Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements*  
*Quatre essais sur la traduction*  
*Lichtenberg*  
*Un paradigme*  
*Esquisses*  
*Une rencontre à Pékin*  
*Une autre Aurélia*  
*Demain l'Europe*  
*Pourquoi l'Europe*  
*Le Propre du sujet*  
*Les Gestes du chinois*

JEAN FRANÇOIS BILLETER

*L'Art d'enseigner le chinois*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2021

## INTRODUCTION

CE bref essai ne s'adresse pas en particulier aux enseignants de chinois. J'y parle du chinois parce que c'est la langue que j'ai enseignée, mais c'est un certain art d'enseigner que j'aimerais présenter au lecteur. Je parle "d'art" afin de marquer que, pour bien enseigner cette langue, il ne suffit pas d'appliquer une méthode. Il faut développer une activité plus subtile et plus complète, fondée sur une intuition juste de ce que sont le langage, la parole et la conquête de la parole. C'est donc aussi de cette juste intuition qu'il va s'agir.

Le chinois est trop éloigné de nos langues pour qu'un Européen puisse se l'approprier comme une langue européenne, par transbordement, pour ainsi dire, en passant avec armes et bagages d'un vaisseau à l'autre et en se livrant ensuite, pour s'y installer, aux adaptations nécessaires.

À qui aborde le chinois, les langues européennes ne fournissent qu'un appui branlant. Les grammaires, chinoises ou occidentales, créent en outre une sécurité trompeuse. Dans le passé, les Chinois n'ont pas été grammairiens parce qu'ils n'avaient nul besoin de l'être.

Les grammaires qu'ils se sont mis à produire depuis un peu plus d'un siècle sont des grammaires européennes appliquées au chinois et ne révèlent pas les ressorts qui sont propres à cette langue. Je m'en suis rendu compte dès le début de mon étude du chinois à Paris en 1962 et surtout à Pékin à partir de 1963. Quand j'ai eu l'occasion de créer avec mon épouse Cui Wen 崔文 (Ts'ouéï Wen) un cours de langue chinoise à la faculté des lettres de l'université de Genève, dans les années 70, nous nous sommes trouvés devant deux tâches : dégager les véritables ressorts de cette langue et trouver le moyen de l'enseigner sans prendre appui sur une autre. De l'expérience que nous avons acquise au fil du temps résultent aujourd'hui deux ouvrages : cet *Art d'enseigner le chinois* et *Les Gestes du chinois*.

Un mot sur cet autre ouvrage, qui paraît en même temps : il traite de la phrase chinoise. La phrase est ce qui distingue le langage humain des autres langages que l'on rencontre dans la nature. Je montre que la phrase chinoise a ceci de particulier qu'elle ne peut être comprise que comme un *geste* ou une *combinaison de gestes*. Je mets en lumière ces gestes et leurs combinaisons.

Savoir une langue, c'est se servir avec aisance des moyens qu'elle offre pour exprimer sa pensée. Nous voulions rendre nos élèves capables de le faire avec ceux chinois, ou du moins les mettre sur la voie. Voici comment nous nous y sommes pris.

Nous avons développé au fil des années un art d'enseigner centré sur l'idée d'*intégration*. J'entends par ce terme un phénomène que chacun peut observer *au sein de l'activité dont nous sommes faits* : des forces qui pouvaient rester séparées ou se rencontrer et s'affronter, se paralysant mutuellement, s'alliant pour produire ensemble une activité supérieure, momentanément ou durablement.<sup>1</sup> Parler est une activité dont nous faisons la conquête par un travail d'intégration, que ce soit dans l'enfance, quand nous apprenons à parler pour la première fois, ou plus tard, quand nous apprenons à nous exprimer dans une nouvelle langue. Beaucoup des difficultés rencontrées dans l'apprentissage et dans l'enseignement

1. L'intuition première de *l'activité dont nous sommes faits* et l'étude des phénomènes d'intégration qui s'y produisent sont au cœur de mes essais précédents et de celui qui paraît en même temps que celui-ci, *Le Propre du sujet*, chez Allia.

des langues étrangères proviennent de ce que nous méconnaissons l'extraordinaire complexité de l'acte que nous accomplissons quand nous disons quelque chose.

Je vais procéder en deux temps, en montrant d'abord comment nous suscitons l'intégration, c'est-à-dire comment nous amenions les étudiants à accomplir le travail d'intégration qui est nécessaire pour parvenir à *dire quelque chose* en chinois. Je le ferai sur un exemple – sur un moment de notre cours de première année, choisi parmi beaucoup d'autres. Je montrerai ensuite comment, en une année, nous faisons progresser les étudiants par paliers, en commençant par les actes d'intégration les plus élémentaires qui entraînent ensuite dans des actes d'intégration de plus en plus complexes. De ce point de vue, l'intégration était une méthode.

#### LE MOMENT DE L'INTÉGRATION

IMAGINEZ la scène suivante. Je (Wen ou moi) suis debout à l'extrémité d'une longue table autour de laquelle ont pris place une vingtaine d'étudiants et d'étudiantes. Sur cette grande surface nue, quelques crayons. J'en saisis un, qui appartient à l'un d'eux et, d'un geste bien

visible par tous, je le lui tends. Le regardant dans les yeux, j'arrête mon geste en l'air et je cesse de bouger. L'étudiant sait ce que j'attends de lui : qu'il me dise en chinois "rendez-moi mon crayon s'il vous plaît". Il a tous les éléments qu'il faut pour cela, mais doit les assembler et *dire* la phrase, ce qui exige une grande concentration. Il doit se souvenir des mots nécessaires, les mettre dans le bon ordre (c'est ce qui compte le plus en chinois), prendre son élan pour les mettre en mouvement afin que de leur suite résulte un geste signifiant. Il doit donner de la voix, veiller à ce que les sons soient chinois, à ce que les tons soient justes et s'enchaînent naturellement – tout en me regardant comme on le fait lorsqu'on s'adresse à quelqu'un, car parler, c'est cela : dire quelque chose à quelqu'un.

Pour l'enseignant, la première règle de l'art est le respect absolu du travail qui s'accomplit à ce moment-là dans l'esprit de l'étudiant. Je ne bouge pas tant que ce travail est en cours. Il doit assembler, en vue de l'acte, un nombre élevé d'éléments acquis au cours des séances précédentes et cette simple phrase réunit déjà beaucoup de traits propres au chinois. Analysons-la pour nous en rendre compte. Elle a la forme suivante : *Qǐng nǐ bǎ wǒde bǐ huángěi wǒ.*

请你把我的笔还给我。

*Qǐng nǐ*, littéralement: “je te prie”. *Qǐng*, “prier”, se prononce *ts'ing*, avec une forte poussée du souffle après l'initiale *ts'* et un *-g* final à peine audible. Je passe sur les tons. *Bǎ wǒde bǐ*: “mon crayon”. *Wǒ* “moi” se prononce *ouo*, avec pour voyelle principale un *o* ouvert. *Huángěi wǒ*: “rends-moi”. *Huán* “rendre” se prononce *houanne*, *gěi* “donner” se prononce *guéi*, avec pour voyelle principale un *é* fermé.

Observons comment cette phrase est faite :

1. Elle n'a pas de sujet. Il n'y a pas de sujet grammatical en chinois. On pourrait ajouter *wǒ* “moi” au début, mais on le fait rarement, et ce ne serait pas un sujet, mais un thème.

2. Dans *wǒde bǐ*, “mon crayon”, *wǒ* devient l'équivalent de “mon” du fait qu'il est placé avant *bǐ* “crayon” et devient par là le qualifiant de *bǐ*. En chinois, le qualifiant, quel qu'il soit, est placé avant le qualifié.

3. *Huángěi* “rendre à” est un verbe composé, fait à la chinoise de deux verbes, *huán* “rendre” et *gěi* “donner”, qui forment un binôme.

4. Le *wǒ* final correspond au “moi” du français, complément d'objet indirect, mais en chinois il n'y a que des compléments d'objet directs. Il n'y a pas de verbes suivis de

constructions en “à” ou “de”, si compliquées pour les Chinois, et par conséquent ni de “y” ni de “en” (“j'y pense”, “je m'en souviens”).

5. Dans la phrase chinoise, le plus important est placé à la fin. C'est la règle majeure. Ici : *huángěi wǒ* “rends-le moi”.

6. Parce que cet élément principal du message est placé à la fin, le complément d'objet est déplacé vers l'avant, en position subordonnée, introduit par le verbe *bǎ*, littéralement “se saisir de”, que nous ne traduisons pas ; littéralement “saisis-toi de mon crayon et rends-le moi”. Si je disais *huángěi wǒ wǒde bǐ*, selon l'ordre français, la phrase ne serait pas fausse, mais inhabituelle et sans force. Aucun Chinois ne s'exprimerait ainsi.

7. Reste la particule *de* : elle rend explicite le rapport entre un qualifiant et un qualifié quand le qualifié est un nom. Elle est tantôt nécessaire, tantôt superflue. Ici, elle est nécessaire.

Si l'on ajoute les signes analytiques utilisés dans *Les Gestes du chinois*, la phrase se présente donc comme ceci :

*Qǐng nǐ bǎ wǒde bǐ huángěi wǒ.*

◦ — × ——— ◦ .. —

请你把我的笔还给我。

◦ — × ——— ◦ .. —

Le cercle représente un verbe, la croix un verbe en position avancée, donc subordonnée, le double point le 2<sup>e</sup> verbe du verbe composé. Les traits représentent les compléments d'objet.

Quand l'étudiant prépare cette phrase, il doit aussi s'apprêter à la dire de la façon juste, en ménageant les césures et en plaçant comme il convient les accents toniques. On peut représenter les césures par des barres et les accents par des points :

Qǐng nǐ bǎ wǒde bǐ huángěi wǒ.

• | • • | • •

请你把我的笔还给我。

• | • • | • •

Le placement des accents sur les mots les plus importants donne à la phrase sa force et sa pertinence.

Son exécution musicale est compliquée par le fait que, lorsque deux 3<sup>e</sup> tons se suivent immédiatement, le premier se transforme en un 2<sup>e</sup> ton. On en a fait une règle, mais il s'agit d'abord d'un phénomène naturel, obéissant à la loi du moindre effort. L'exécution sera donc :

Qǐng nǐ bǎ wǒde bǐ huángěi wǒ.

Le passage du 3<sup>e</sup> ton (placé très bas) au 2<sup>e</sup> ton (placé haut, ascendant) se produit sur les trois mots mis en romain. Ces changements de tons ne sont pas notés.

On voit tout ce qu'une telle phrase nous apprend sur le chinois. Si je pouvais faire cette démonstration de vive voix, au lieu de la mettre par écrit, le lecteur aurait tôt fait de trouver cette phrase tout à fait naturelle – mais il n'aurait pas appris à la former et à la dire.

La première règle de l'art, disais-je, est le respect absolu du travail en train de s'accomplir dans l'esprit de l'étudiant qui cherche à s'exprimer. Tant que ce travail était en cours, nous devons nous abstenir rigoureusement de toute interférence. L'expérience nous a appris que nous ne devons manifester aucune impatience, ni même n'en éprouver aucune car, même infime, elle se transmettait à l'étudiant et le perturbait. Nous devons pratiquer ce que j'ai appelé *l'arrêt*, c'est-à-dire la suspension de l'intention.<sup>1</sup> Quand, le moment venu, l'étudiant me disait la phrase et la disait bien, je mettais fin à mon immobilité, je lui rendais son crayon et, sortant peut-être pour

1. Sur cette opération toute simple, voir notamment *Esquisses* (Allia, édition remaniée de 2018), p. 20-24.